

ESCALES EN TEMPS ET EN LIEUX

Daniel Schurmans

L'Harmattan (2024)

Préface d'Hervé Cochet

Présentation (CIS-H, 10 décembre 2024)

Escalles... Ce sont **seize récits de fiction** qui se placent dans **seize pays différents**, à différentes époques. Imaginaires, ils sont cependant fondés sur des souvenirs personnels, mais toujours remaniés. Parfois, d'ailleurs, ils se basent sur le récit de quelqu'un d'autre. D'autres fois, sur un récit historique, sur un livre publié jadis, ou sur l'archéologie, ou sur une tradition mythique dont il persiste des artefacts dans nos musées.

Une remarque, d'abord, sur la **forme choisie**. Pourquoi des récits de 8 à 25 pages, et pourquoi pas un roman ? D'abord, parce que le récit comporte sa propre **logique imaginaire**. Il dit ce qu'il a à dire, puis il se conclut par une « **chute** », émotionnelle ou mystérieuse, qui impose la fin. Cela implique, sans doute, pour le lecteur, une petite **frustration**. Je crois pourtant qu'elle est moins forte que dans la nouvelle, qui est plus courte, et qui base sa séduction précisément sur la frustration qu'elle induit. Mais elle existe quand même. Dans un roman, on se laisse emporter dans un univers particulier. Si on l'aime, on continue d'y rêver quand il se termine. Dans le cas de ces récits, le rêve est permis, la frustration est douce, mais on a aussi envie, je le crois et l'espère, de passer au suivant.

Une autre raison, c'est que je n'ai pas le temps d'écrire une vingtaine de romans et que j'ai beaucoup de souvenirs à partager. Je pourrais donc me contenter de les raconter tels qu'ils me sont restés ; d'ailleurs, je l'ai fait. Mais, pour certains d'entre eux, il se passe quelque chose : une **élaboration imaginaire**, qui les rend propres à devenir des fictions. Pourquoi ? Comment ? Je l'ignore. Mais c'est d'abord une prégnance qui demeure dans la mémoire, ensuite une distance qui s'installe, par rapport aux faits bruts. C'est cela qui rapproche ces récits des rêves où, comme on le sait, les « souvenirs diurnes » sont élaborés par le psychisme.

Une troisième raison convoque **notre tradition littéraire**. La France, bien sûr, est le pays du roman. Il y règne en maître. Il y eut cependant de grands auteurs de romans courts, de récits et de nouvelles, auxquels je ne veux surtout pas me comparer. La Comédie Humaine de Balzac comporte de tels récits, à côté des longs romans qui s'articulent les uns aux autres. Mais je pense à Maupassant, à Théophile Gautier, à Flaubert... Malgré tout, la littérature française privilégie la

forme longue. Il n'en est pas de même partout. Edgar Poe, Kafka, Gogol, Juan Rulfo, Julio Cortázar... et bien sûr Borges. Pour des raisons biographiques, je suis fort influencé par les lettres sud-américaines, et Borges me fascine.

J'aimerais donc que cette forme devienne plus familière aux lecteurs francophones. Ce ne sera sans doute pas grâce à moi ! Mais on se pose immédiatement une autre question : comment grouper ces récits en un volume ? Qu'est-ce qui les unit ? Le titre, *Escapes*, suggère l'idée d'un voyage en mer, tandis que le sous-titre, *en temps et en lieux*, précise que **ce voyage parcourt aussi bien l'espace que le temps.**

Il n'y a pas que cela.

Sans que je l'aie voulu, il existe entre ces récits au moins un point commun, c'est le thème de la **rencontre**. Toutes les rencontres. C'est, souvent, la rencontre **amoureuse**, celle qui éclot brusquement et qui se termine souvent par la séparation, qu'elle soit due à la disparition, à la mort, à une impossibilité culturelle, à une contrainte sociale, ou simplement au retour d'un souvenir malheureux. C'est aussi la rencontre, en Afrique, entre le **colonisateur et le colonisé**. Celle, au Pérou, entre un européen et un descendant des Incas. C'est la confrontation entre **deux cultures** profondément différentes, entre deux **moments historiques**, entre deux **formes religieuses**. C'est celle d'un anthropologue avec un sorcier (ce récit-là est sans doute le plus sombre du recueil). C'est celle entre une fille et son père, autour d'un **secret douloureux**, autour de la déchéance familiale, que la jeune fille aura à transcender par son intelligence, par sa pureté. C'est aussi celle entre un homme ordinaire et une déesse, quand **la vie devient la réplique du mythe.**

Le recueil dépeint donc les aléas de la rencontre. Il les explore l'un après l'autre, jusqu'au moment où, simplement, la **rencontre devient impossible**. C'est là le thème du dernier récit qui se passe en Californie, à notre époque. Mais toute forme de rencontre y est impossible, parce que **le temps et l'espace, soudain, n'existent plus**. On n'est plus « en temps et en lieux ». Aucune explication n'est donnée, mais le lecteur pensera sans doute que cela correspond bien à la forme d'univers qui est en train de se constituer sous nos yeux. Ce récit, d'ailleurs, est issu d'un rêve que j'ai fait. Il est, à la fois, atypique et conclusif. Il ne pouvait, dès lors, qu'occuper la dernière place.

Un autre point commun entre ces récits est, paradoxalement, ce qui fonde leur diversité : c'est **l'exploration de différentes cultures**, c'est-à-dire de divers

arrangements collectifs par lesquels l'être humain donne de la cohérence à sa représentation du monde. On sait que l'Europe a longtemps prétendu être à la pointe de l'évolution culturelle et même biologique de l'humanité. Elle se justifiait par là de posséder le monde, de le coloniser, en détruisant tant qu'elle le pouvait les formes culturelles qui n'étaient pas conformes à son moule. Paradoxalement, elle le faisait parfois au nom de l'universalisme, en détournant le sens du mot, en se l'appropriant. Aujourd'hui que cela n'est plus possible, on voit que le malaise des Occidentaux vis-à-vis des incursions d'autres humains s'accroît. On accepte la présence de l'autre tant qu'on le domine. Il n'en est que plus important d'expliquer, et si possible de l'intérieur, comment les représentations individuelles et collectives de ces autres humains s'organisent. En tant qu'Européen, je ne peux pas faire ce travail « de l'intérieur ». Je le laisse aux Africains, aux Asiatiques, à tous les autres. Ils le font très bien. Cependant, je porte témoignage de ce que, même pour un Européen ordinaire, il est possible de comprendre ces autres, et de se faire comprendre d'eux.

En effet, les cultures ne sont pas imperméables entre elles. Elles ne sont que les **variations d'une base universelle**, qui s'est faite et qui continue de se faire à partir des caractéristiques communes du corps humain, de la reproduction sexuée, de l'organisation basique de la famille et de la communauté humaine, et des structures du langage. **Le corps humain** est orienté dans l'espace d'une façon très spécifique : la tête en haut, les yeux devant, la moitié inférieure consacrée à la locomotion, à la digestion et à la reproduction, il se dirige vers un avant et un futur qu'il voit, mais ne connaît pas. Il quitte un passé qu'il connaît, mais qu'il ne voit plus. Il perçoit par les sens un monde extérieur qui ne fait pas partie de lui. Il ressent vaguement, l'intérieur de son corps, mais il l'ignore pour l'essentiel. C'est là, pour les humains, un donné universel. La principale différence corporelle est celle qui différencie le corps masculin du corps féminin. C'est précisément cette différence qui fonde la possibilité de la reproduction, laquelle se fait partout de la même façon. Infiniment variable dans les détails, **l'organisation familiale** se base universellement la nécessité reproductive et sur un besoin d'amour et d'aide prolongée que, pour ne pas mourir, nos petits ont des adultes qui les entourent. Dans toutes les langues, **la communication verbale** nécessite une différenciation et une identification structurantes, entre celui qui parle, celui à qui l'on parle, et ce dont on parle. Ce sont les **trois personnes de l'énonciation**. Sur ces bases universelles, les cultures ont brodé d'infinies variations, qui n'ont pas fait disparaître leurs origines communes.

Le Pérou, le Sénégal, sont des pays où j'ai vécu et travaillé. La Mauritanie, le Bénin, le Kosovo, la Tchéquie, la Roumanie, la Turquie et, bien sûr l'Italie, j'y ai voyagé, je m'en suis imprégné. L'Albanie, à l'époque pays fermé, interdit, est celui dont j'ai longé la frontière en rêvant. Par contre, le Japon dont je parle est une synthèse de lectures diverses, et l'Allemagne de l'Est n'est que la transformation imaginaire d'une terre d'enfance dont, au moment où j'écrivais le récit « *Meurtre d'âme* », je me sentais fort éloigné. Mais il y a, dans chaque récit, la même **volonté d'explorer**. Tous les souvenirs, toutes les informations convergent, en fin de compte, pour construire une représentation complexe dans laquelle des personnages imaginaires, parfois inspirés de personnes réelles, peuvent se mouvoir et vivre une existence aussi vraie que bien d'autres. Souvent, j'ai été surpris de la **convergence entre le récit imaginé et une réalité** que je découvrais peu après. En ouvrant un dictionnaire latin, je tombais par hasard sur un proverbe dont j'ai fait le thème d'un récit, mais j'avais auparavant visité la tombe étrusque dont je parle et éprouvé l'émerveillement et la peur d'être enfermé. En ouvrant un dictionnaire chinois, je découvrais la parenté sémantique imprévue entre le caractère qui signifie *viol* et celui qui signifie *pitié*. L'adaptation à la langue japonaise s'est faite plus tard, grâce à une aide familiale. Il y aurait d'autres exemples à donner : c'est qu'il existe une **logique dans la construction structurale** des mondes collectifs : à partir de certaines prémisses, des nécessités se font jour. Les structures collectives imprègnent les individus que nous sommes, et nous les élaborons, chacun et chacune, à notre manière. Les mêmes logiques structurales finissent par faire partie de nous-mêmes.

Les **langues étrangères** occupent dans mes récits une place discrète, mais constante. On y parle, par moments, l'italien, le flamand, l'espagnol, l'allemand, le quechua, l'albanais : cela fait partie de la musique du récit. La traduction est donnée quand elle me semble nécessaire, mais pas toujours. Il arrive que la musique suffise. Cela fait maintenant soixante ans que quelques chansons, apprises de mon professeur de quechua, à **Lima**, me trottent dans la tête. Ce professeur est une personne réelle, morte en 2018. Mais la description que j'en fais n'a rien à voir avec lui : j'ai changé son nom et son apparence. Ce que, par contre, je n'ai pas changé, c'est son ascendance inca.

Parmi les pays lointains, c'est en **Afrique** que j'ai vécu le plus longtemps. Trois récits en témoignent. Pourtant, ils sont brefs, et se rapprochent de la nouvelle. Ce n'est pas que l'Afrique m'intéresse moins, au contraire, mais justement qu'elle m'intéresse d'une manière plus concrète, plus réaliste. De ce continent infiniment

cultivé, que nos colonisateurs ont été, à quelques exceptions près, incapables de comprendre, de ces cultures entièrement imprégnées par l'élaboration mythique, il se fait que mes souvenirs sont surtout ceux de malades misérables, que j'essayais vainement d'aider. Vainement, sauf en organisant d'interminables palabres où, dans toutes les langues, on refaisait le monde.

Lorsque le récit se rapproche de ma terre d'origine, c'est alors **le temps qui diverge**. Le récit qui se passe en Belgique et aux Pays-Bas confronte le monde d'aujourd'hui à celui où la Réforme est née, au XVI^e siècle. Il se fonde sur une rencontre que j'ai faite, et sur un livre qui existe et que j'ai lu. Dans la petite ville de Geel, où travaille mon narrateur, un pèlerinage médiéval est à l'origine d'une coutume étonnante : l'hébergement des « fous » par la population. L'ambiance qui imprègne ce récit est tout à fait conforme à la réalité, qu'il s'agisse de celle du XVI^e siècle ou de celle d'aujourd'hui. Celui qui se passe en France voit un mythe celte reconstitué envahir l'espace contemporain. Est-il, pour autant, moins réaliste ? Je vous en laisse juges...

Ces confrontations temporelles sont aussi des rencontres. **L'évolution historique** est un enchevêtrement de changements et de permanences.

Ce qui manque, par contre, dans ce recueil, c'est une partie de la **réalité brute** : celle que, jusqu'à présent, je n'ai pas réussi à métaboliser. Par exemple, ce sont des souvenirs traumatiques que je ne peux raconter que comme des faits, car leur énoncé m'assèche encore la bouche. Ou encore, des constatations qui relèvent de la sociologie ou de la politique. Pourtant, certains des récits offrent bien une part à la **politique** : par exemple, les guérillas andines (qui ne figurent que comme décor), ou le « communisme existant réellement » d'Allemagne de l'Est et de Tchécoslovaquie (qui y figure comme ambiance). Je veux insister sur une chose : la parenté réelle, mais infiniment cachée, entre **l'idéologie** dite marxiste qui était censée régner dans ces pays, ou cherchait à le faire, et l'influence pernicieuse d'idées très anciennes, issues d'autres idéologies officiellement combattues. Cette influence est suggérée, dans *Meurtre d'âme*, par le personnage du Professeur Paracelsius, sorte de Saint-Germain immortel qui mélange les croyances médiévales avec le nazisme, tout en étant officiellement marxiste parce qu'il le faut. L'étrange discours qu'il tient au Congrès d'Oslo, où il prétend que le régime politique de la RDA y a fait disparaître les contradictions sociales, et donc les névroses, je l'ai véritablement entendu dans la bouche d'un orateur est-allemand, en séance plénière. J'ai oublié son nom.

Escapes... est mon premier livre de fiction publié. D'autres dorment dans mes tiroirs. Jusqu'à présent, je n'avais publié que des articles et des essais consacrés à mon métier de psychiatre. On ne se refait pas : dans mes récits, le thème de la **folie** affleure. Le **traumatisme** de la guerre du Pacifique et la culpabilité d'un bourreau qui, pour autant, n'est pas un méchant homme, la **schizophrénie** du Président Schreber qui se communique à mon narrateur, la **paranoïa** d'un vieux frison et les théories fumeuses d'un psychologue qui, d'une manière ou d'une autre, le paie de sa vie, la **psychasthénie** d'un autre narrateur qui s'en guérit, d'une manière surnaturelle, par la rencontre d'une femme qui est une déesse... On peut faire l'analyse psychiatrique et aussi freudienne de ces récits, où j'ai mis beaucoup de moi-même. Savoir qu'on est un peu fou aide beaucoup à vivre, car cette folie-là est une **forme d'existence**. Elle est aussi une manière d'entrer en contact avec les gens, avec la condition humaine, sous son aspect le plus universel.

Les psychiatres et les psychanalystes sont-ils **différents des guérisseurs traditionnels** ? Bien sûr que **oui**, d'un côté : ils le sont par leurs méthodes, dans la mesure où ils ne s'en écartent pas. Bien sûr que **non**, d'autre part, s'ils sont bons guérisseurs, par ce qui caractérise leur personnalité. J'entends par là une **faille existentielle** dont ils se sont sauvés, mais qui ne cesse de se rappeler à eux. Plusieurs auteurs, anthropologues ou psychologues, ont décrit comment on devenait guérisseur : on le devient par une maladie (physique ou mentale, les deux ne se distinguant pas, dans les cultures traditionnelles). Une maladie grave dont ils guérissent de justesse, grâce à l'intervention d'une force surnaturelle qui leur confère, dès lors, leur pouvoir thérapeutique. Cette **force**, qui devient la leur, est mêlée à ce qui leur reste de leur faiblesse initiale. Ils restent **fragiles**, notamment dans leurs contacts avec la médecine officielle. Je pense que, s'ils sont bons praticiens, les psychothérapeutes occidentaux peuvent posséder la même faille, la même force, et la même faiblesse.

La suite est affaire de lecture.

C'est par là que je voulais conclure. Mais il m'est venu une autre idée, que je veux partager avec vous. J'ai parlé jusqu'ici du sujet de ces récits. Je veux à présent parler du contexte qui les imprègne et qui les fait naître.

Plus ou moins nettement, de façon explicite ou implicite, ils se situent en effet dans une ambiance à **trois dimensions**, où l'on retrouve la Culture, la Politique et la Folie. Je veux dire que ces trois dimensions se tiennent entre elles, et nous allons voir comment. J'ai déjà parlé de la **culture**, comme ce qui permet aux

membres d'une société de donner du sens au monde. Mais il faut y inclure les religions, les mythes, les coutumes. La plupart des récits en parlent. La **politique**, je l'entends d'abord à la manière grecque, comme le souci pour chaque citoyen de participer aux choses de sa cité. Mais je suis obligé d'y compter la corruption, la guerre, la tyrannie et l'oppression. Si j'ai peu parlé de la corruption, les autres modalités sombres de la politique sont bien présentes. Quant à la **folie**, elle est présente dans plusieurs récits, surtout si on y inclut la sorcellerie et la haine.

Je pense que ces trois dimensions occupent l'espace et déterminent l'**ambiance** de mes récits. Elles semblent s'opposer. Pourtant, je les vois comme les sommets d'un même triangle équilatéral, en lien entre elles, et provenant d'une même source.

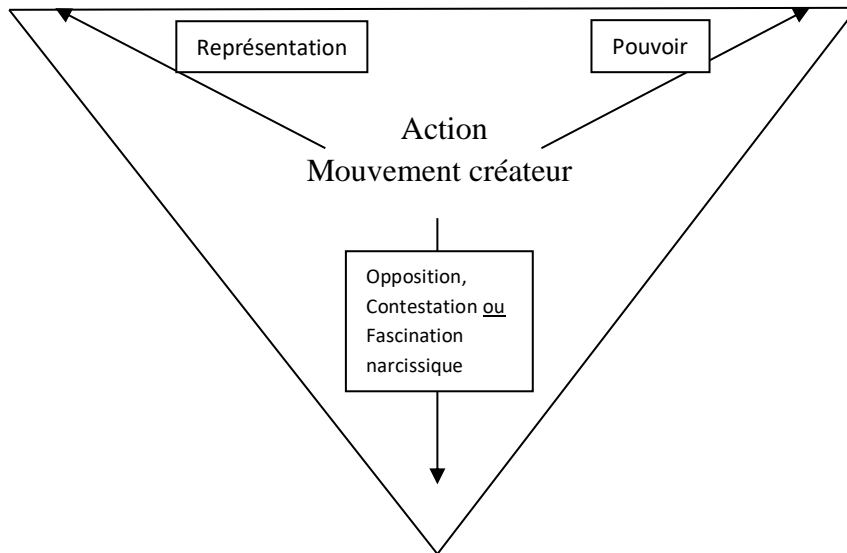
La culture provient d'une élaboration collective. C'est ce qu'on pourrait appeler un **discours de commentaire** sur la condition humaine, ou un effort de mise en ordre. Elle conduit à la politique, qui est la mise en œuvre de divers intérêts individuels et collectifs à la lumière de ses principes. La politique est donc une **action**, visant des buts affirmés ou cachés. Elle a besoin d'une **justification**, qui lui est donnée par la culture.

La folie, dans tout ça, semble bien loin. Mais c'est une illusion. Au sens large du terme, la politique peut devenir folle. Au sens strict, clinique, de nombreux délirants paranoïdes prennent le **contrepied** de la culture ambiante et cherchent à y substituer leur propre élaboration culturelle délirante. Le fou s'oppose au monde, et généralement n'est pas pris au sérieux. Il arrive, pourtant, qu'un délire apparaisse **en phase avec le côté sombre** d'une culture, le côté dont on ne parle pas, mais qui existe cependant. Il finit alors par en déterminer la politique. C'est, à mon avis, ce qui s'est passé en Allemagne entre 1933 et 1945, et cela peut encore nous menacer aujourd'hui.

Une fois saisies et reconnues les dynamiques qui relient les trois sommets du triangle, on doit se demander d'où ils proviennent. Ce qui les fait naître. Qu'y a-t-il au centre de ce triangle ? Je pourrais y laisser un grand point d'interrogation. Mais je vous propose une hypothèse, celle d'y voir le **mouvement**, le mouvement bouillonnant et créateur, l'Action au sens où Goethe disait « **au commencement, il y a l'Action** » : avant toute élaboration, avant tout commentaire, avant tout objectif. Cette Action, je la situe au centre du triangle, mais sa puissance pousse dans tous les sens : vers le **Logos** (l'élaboration raisonnable), vers la **Polis** (l'organisation sociale), vers la **Môria** (la folie, la fascination narcissique).

Culture, Philosophie, *Logos*
(Religions, mythes, coutumes)

Politique, Administration, *Polis*
(Corruption, guerre, oppression)



Folie, Révolte, *Môria*
(Sorcellerie, haine)